

**A Paul Mathurin et Thérèse,
UN ARISTOCRATE DANS LA TOURMENTE**

I - LA RIVIÈRE TRELAN

La diligence vient de s'arrêter au relais. Voilà près de sept lieues que nous roulons et je n'arrive pas à me figurer que tout ce trajet représente, dorénavant, vingt-huit kilomètres selon la nouvelle loi. Depuis le début du jour, la voiture bringuebalante a couvert trois fois la même distance depuis Bordeaux.

Enfin, nous mettons pied à terre. Les six chevaux vont être changés, il faut dire qu'ils sont fourbus eux aussi. Mes pauvres os semblent vouloir exploser sous ma peau. J'aspire à un repos salutaire d'une nuit, dans un endroit chaud.

Prudence, ma chère enfant, dort depuis plus d'une heure déjà, serrée contre ma poitrine. Je la contemple, attendri par son abandon. Comme elle me rappelle Thérèse. Ma chère Thérèse laissée seule dans cette île où nous avons cru trouver fortune et bonheur. Elle lui ressemble tant, et grâce à cette ressemblance j'arrive à me convaincre que Thérèse est toujours là près de moi, mais me consolerais-je jamais de sa perte ?

Je suis obligé de la prendre dans mes bras pour descendre du coche. Elle ouvre les yeux et découvre l'endroit inconnu et en frissonne. Le temps humide du climat de France va-t-il lui convenir, elle qui n'a connu que les alizés et le temps sec de Port Louis ? Les vents d'ici sont froids, semeurs de maladies de poitrine. Elle est si fragile ma Prudence.

Le postillon nous aide à descendre. Quel brave homme il est ! Depuis le départ de Bordeaux, je n'ai eu qu'à me louer de ses attentions. Dans sa veste de drap vert, aux collets et parements à retroussis écarlates et aux multiples boutons jaunes fondus aux armes de l'Empire, le chapeau rond de cuir ciré et sa culotte de peau disparaissant sous ses énormes bottes, il est impressionnant !

La petite a hurlé lorsqu'il nous a fallu monter dans la diligence. Il lui a fait si peur. J'ai pensé, un instant, qu'elle ne pourrait supporter ce voyage. Le mouvement de la voiture l'avait rapidement endormie et, de l'intérieur ne voyant pas le bonhomme, elle avait semblé rassurée.

Prudence est une petite rose fragile, mais de caractère bien trempé et, la première frayeur passée, elle avait vite compris, au premier relais de poste, que le cocher ne serait pas un danger, bien au contraire.

Elle s'était même prise de bonne amitié pour lui et répondait à ses plaisanteries à chaque arrêt, amusant les autres voyageurs par ses réparties, sûre de captiver un auditoire ravi d'entendre une enfant si pleine d'entrain.

Nous pénétrâmes enfin dans la large cuisine de l'auberge du relais. Une bonne odeur y régnait chatouillant agréablement notre appétit. Toutes sortes d'ustensiles faisaient partie du décor arrangé, mais sobre.

Il y avait tellement longtemps que je n'avais vu un intérieur qui ne soit fait de bambous, où des poules caqueteuses picoraient à même le sol. Là tout était propre, les tables bien mises et accueillantes. Au centre, un bon feu léchait de ses flammes le chaudron de cuivre d'où émanait l'odeur appétissante. Avec empressement, nous nous réfugiâmes sur les bancs d'une table.

Le maître du relais, un bon gros rougeaud à l'accent chantant nous accueillit avec le franc sourire de celui qui flaire un bon client. S'il savait... Les autres voyageurs s'étaient éparpillés en diverses tables, riant, retrouvant eux aussi le bon air de France. Son tablier troussé, notre hôte s'occupait déjà à faire glisser le contenu d'une poêle à long manche dans un plat de faïence bleue que lui tendait une toute jeune fille. Nous allions nous régaler avant de reprendre le lendemain la route, notre longue route jusqu'à Bruz.

Prudence avait repéré un petit chien et s'en amusait déjà, tandis qu'un chat venait lui aussi nous faire les civilités d'usage. L'accueil était excellent et je reprenais goût à la vie, à mon retour en métropole. J'avouais enfin ma fatigue et n'aspirais plus qu'à quelques heures de sommeil à deux jours de retrouver les miens, après toutes ces années,

ce voyage harassant sur l'océan et ces chagrins qui me rongeaient le cœur.

Nous avons quitté Port Louis en décembre mil huit cent onze. Au mois de septembre, le gouvernement anglais nous avait forcés à quitter notre colonie, nos « Habitations » (1), toute cette terre que nous avions eue tant de peine à conquérir. Refusant de nous soumettre, ne voulant en aucun cas devenir des sujets de Sa Majesté britannique, nous avons pris le premier navire en partance. Bien qu'il fut anglais, nous n'avions guère hésité.

L'Isle de France était devenue officiellement Ile Maurice et nous ne pouvions tolérer cette occupation. J'avais donc décidé de regagner cette Bretagne qui m'avait vu naître un beau jour de mai mil sept cent soixante-sept...

Vers le commencement du dix-huitième siècle, notre famille bouda Pléchatel dont elle était seigneur depuis quinze cent quarante et s'installa définitivement à la Rivière Trélan, à quelques lieues du village de Bourg des Comptes.

Située dans un pittoresque vallon baigné d'un étang, notre nouvelle demeure sortait d'un joug fortifié de plusieurs siècles. Elle en gardait une majesté et un aplomb sur la campagne alentour, assurant ainsi la position enviée de mon père, le très vénérable président de la Chambre des Comptes de Bretagne.

Notre maison possédait des gerbières et une porte surmontée d'un petit fronton triangulaire. On y pénétrait par un large portail, à l'est une chapelle et un petit campanile complétaient le décor. Elle était toute de granit de notre belle province. Comme elle me manquait cette vieille bâtisse. Soudain son absence devenait plus terrible encore et je n'attendais que de la revoir pour enfin embrasser ces pierres anguleuses et roses qui hantaient mes rêves lorsque, dans

(1) HABITATION ce nom désignant la PLANTATION c'est-à-dire le domaine entier comprenant maison et terres.

l'île, j'essayais, en vain, dans mon éloignement de reconstituer le même confort pour Thérèse.

Je naquis pourtant en la bonne ville de Rennes. Mon père y exerçait et nous y avions notre hôtel d'hiver. J'arrivais en ce monde, le dernier enfant d'une tribu de cinq jeunes Bretons que Dame Michèle Banchereau, ma mère, avait mis gaillardement au monde sans trop de faiblesse. Deux périrent cependant dès la naissance et ma venue remplaça, sans doute, dans le cœur de ma mère, l'un des deux disparus. De mon enfance, je garde en mémoire les chants et récits d'Yvonne Porchet, ma nounou.

Ah ! cette bonne Yvonne, elle ne me régala pas tant de ses galettes de sarrasin que de bonnes vieilles légendes apprises de sa mère. Ses histoires où se retrouvait toujours l'Ankou me terrifiaient, plongeant mon âme d'enfant dans des mondes fantastiques. Elle me parlait aussi des îles lointaines, rejoignant par les sentiers de son intarissable imagination, notre forêt de Brocéliande où elle faisait combattre mille preux chevaliers bretons contre toute une cohorte de flibustiers sanguinaires venus des mers immenses.

Ma mère, beaucoup plus pragmatique, interrompait souvent et brutalement ces « combats singuliers », par des cris d'orfraie qui ramenaient immédiatement la pauvre Yvonne à ses devoirs les plus simples : s'occuper de ma personne.

Pendant ce temps, mon père surveillait de très près ses affaires mais aussi celles de ma mère dont la fortune s'éparpillait !

Depuis que nos cousins Pinczon du Sel étaient revenus des colonies où la fortune leur avait souri, pour et au service de la Compagnie des Indes, elle menait grand train sur les conseils avisés du Chevalier, ancien colon de l'Île du Cygne qui, en homme d'affaires avisé, lui dévoilait tous les arcanes du commerce, au grand dam de mon auguste père qui voyait s'enfuir la dot de sa chère femme en futilités de toutes sortes.

Pierre Mathurin, mon cher père, tremblait tellement de rage que ses extravagantes perruques poudrées en glissaient parfois de son auguste crâne. Nous en riions irrespectueusement. Ceci avait plutôt

le don de le dérider, ce qui n'était pas fâcheux, prenant tout trop au sérieux.

Pourtant, il avait peur des risques encourus et je le comprends mieux aujourd'hui. C'était vrai que mère prenait de sérieux risques sur la fuite de sa fortune mais, je voyais, béat, chaque jour ou presque, s'étaler dans notre cour, toutes sortes de marchandises qui repartaient aussitôt, troquées contre des sacs de bons cafés, de cacao, ou de riz parfumé nous arrivant tout droit des îles lointaines.

Parfois, s'y ajoutaient quelques bonnes flasques de macouba dont mon père était friand, ce qui atténuait, ces jours-là, quelque peu ses craintes. Inconsciemment ces merveilles me forgeaient déjà une petite expérience de négociant et, du haut de mes six ans, j'arpentais le terrain du commerce de gros au grand désespoir de l'auteur de mes jours.

Le Chevalier Pinczon du Sel et Rose son épouse avaient quitté, onze années plus tôt, l'Isle de France et les Mascareignes.

Ils s'y étaient constitué une jolie cassette et, depuis ce jour, n'avaient cessé d'instruire ma mère et ma sœur Prudence (j'ai appelé une de mes filles comme elle), de toutes les possibilités d'achats aptes à leur constituer un pécule sur le dos des riches bourgeois de Rennes et elles s'y entendaient si bien, qu'effectivement, la fortune finit par leur sourire laissant mon frère aîné Jean-Paul aussi froid qu'un glaçon et bien au-dessus de ces considérations mercantiles, trop occupé qu'il était à réussir ses études dans l'un des plus grands collèges de Rennes pour prendre la suite de mon père.

La vie était donc belle. Je me contentais de l'observer avec satisfaction, certain que tout cela n'aurait de cesse et continuerait jusqu'à ce que la majorité me laisse la latitude de continuer ces gras profits, sans trop d'effort.

Première désillusion, lorsque j'atteignis mes dix ans ! En effet, mon père me plaça chez Messieurs les Jésuites de Rennes où je dus subir, bien souvent, les foudres de monsieur de Fayolles, notre Principal. J'avais trois autres professeurs des plus distingués, l'abbé de Châteaugiron qui s'occupait aussi des grands, l'abbé Germe pour la rhétorique et l'abbé Marchand pour la physique.

Jean-Paul et son ami, le chevalier de Parny, y avaient été élevés et j'y fréquentais moi-même de nombreux jeunes gens tels que René de Chateaubriand qui connaîtrait, bien plus tard, un succès littéraire dont nous ne soupçonnions point, à ce moment, la véritable ampleur.

Finies alors les légendes. Finis les voyages imaginaires. Fini l'accueil de toutes ces caisses arrivant des îles depuis Lorient, Nantes ou Bordeaux... M'en auront-elles fait entrevoir et surtout sentir des merveilles de fabuleux voyages...

Je n'étais plus le chevalier Paul Mathurin François de la Rivière, survolant le négoce, vérifiant, comptant, étiquetant, je devins, du jour au lendemain, un être falot habillé de noir, cheveux tenus sagement sous une perruque qui me brûlait le crâne, obéissant, perdu au milieu d'un troupeau d'autres redingotes noires.

Les hauts murs du collège de Rennes enlevèrent toute poésie à mes expéditions chimériques.

La vue de notre hôtel aux cent fenêtres se perdit dans un fracas de roues menées par cinq chevaux robustes, qui me transportèrent de la rue Rallye-Dubati à un faubourg éloigné d'un quart de lieue mais qui me sembla au bout du monde.

Ma première année dans ce cauchemar se passa à combattre une envie irrésistible de fuir, d'escalader ces murailles crénelées mais je ne trouvais aucune corde assez grande chez le Père Fourrier. Rien n'y fit, je succombais à l'ennui, aux études, au latin rébarbatif, au calcul mental et à la rhétorique à laquelle je restais définitivement hermétique.

De plus, de nombreuses rixes étaient fréquentes entre nous. Je n'étais pas le dernier à me battre et me retrouvais plus d'une fois au trou noir avec quelques coups de fouet en surplus sur la partie charnue de mon individu. Ces jours-là je détestais mon père, la terre entière, et ne rêvais plus que d'être mort ou bien transporté hors de mon corps dans les bras d'Yvonne qui savait si bien me consoler jadis, ma chère Yvonne, ma seconde mère.

Heureusement, certains étés, Jean-Paul, de quinze ans mon aîné, venait me chercher avec mon père. Nous prenions alors le chemin de Bourg des Comptes et de ma chère Rivière Trélan.

Je savourais ces petits bonheurs, replongeant aussitôt dans les aventures savamment entretenues par Auguste Pinczon du Sel, fils du Chevalier et mon cousin, tout auréolé du privilège d'être né dans cette Isle de France dont il me contait monts et merveilles.

Mais les étés succédaient aux hivers qui me ramenaient chez les Frères. S'habitue-t-on à tout, même au pire ? Je le crois aujourd'hui ! Ma sœur se flattait de rester près de notre mère, quant à Jean-Paul, il se prenait déjà pour mon père et n'avait d'autre idée que de lui succéder dans sa charge avant même que ce dernier ne l'en eût prié.

Les Jésuites eurent l'immense tâche de me faire comprendre que je n'étais que le benjamin de cette puissante lignée. Elle entretenait leur pécule et ma seule fortune était le « Savoir » qu'ils me rentraient rudement en tête, même si parfois, cela passait par de sérieuses bastonnades. J'avais même pris l'habitude de garnir de vieux cuir ma culotte de jour pour atténuer le feu du fouet, comme le faisaient d'ailleurs la plupart de mes condisciples.

J'étais de caractère impétueux certes, mais ma révolte n'avait d'égale que ma décision d'entrer « en commerce ». A défaut de pouvoir compter sur la richesse de mon père, toute entière destinée à Jean-Paul, je me confinais dans les songeries.

Ma vieille Yvonne venait, de temps à autre, me rendre des petites visites à l'insu de mon père. Elle seule réussissait à me dérider. Ses bonnes galettes me réjouissaient. J'en avais perdu le goût dans des bouillies infâmes à l'eau ou en potages aux herbes et à la graisse dont nous « régalaient » les Frères.

Petit à petit, le désir le plus ardent d'échapper à toute règle, celui de partir sur des mers violentes, remuait en moi des odeurs d'alizés, de tabac, de poivre, dont le négoce n'aurait plus de secret pour ma petite personne.

Mais un événement douloureux remit pendant quelques instants mes envies au placard...

Mon père venait de mourir.

Je n'avais que quinze ans et ne l'avait guère connu. Les quelques semaines d'été passées à la Rivière Trélan ne suffisaient guère à me souvenir des instants de tendresse qu'il aurait eus à mon égard. Sa

charge était si importante qu'elle l'éloignait de nous au plus fort de l'été comme elle le faisait le reste de l'année.

Je n'avais en mémoire que ses colères mémorables et les chutes répétées de ses perruques qu'il s'évertuait à stabiliser sur une tête trop emplie des problèmes de son office pour se soucier des miens propres.

Je me surpris à pleurer pourtant le jour où nous le conduisîmes en terre et à prier le ciel pour que de là-haut il m'accorde la grâce de protéger mes entreprises. M'a-t-il jamais entendu ?

Mon véritable « mentor » fut surtout Jean-Paul qui se dressa, du jour au lendemain, au rang de chef de famille avec l'intention d'une sévérité plus intense encore que n'avait eue mon père.

Marié, l'année précédente, avec la fille du maire de Saint-Malo, ce qui arrangea bien ses affaires, Jean-Paul continua cependant à vivre à Rennes.

La jeune Marguerite de Boisglé me plongea dans le délice dès que je la vis pour la première fois le jour de leurs noces. Ma petite belle-sœur était en effet ravissante, douce, si bonne que je redoutais qu'elle ne s'entendît d'amour avec mon frère que je voyais à cent lieues d'une telle béatitude.

Belle, certes, mais je découvris bien vite qu'elle était sotte n'ayant sur les choses aucune conversation sensée et de plus, elle n'avait guère de santé, l'anémie était son point faible et je redoutais toujours de la voir se briser au moindre souffle de vent.

Sa fortune et son nom redorèrent notre blason et mère était aux anges en cette magnifique journée de noces. Père lui, comme à l'accoutumée n'avait su que parler affaires avec les seigneurs des environs et régler le contrat de mariage avec le père de la demoiselle qui était déjà de ses bonnes relations.

Je connus pourtant ce jour-là mon premier émoi et, surtout la liberté de tomber amoureux comme un fou d'une cousine qu'on m'avait présentée comme étant d'une lointaine parenté.

Elle était devenue la protégée d'une de ses tantes un peu plus fortunée. Cette charmante personne l'avait soustraite à toute une ribambelle de frères et sœurs dont la mère était morte en couches du

dernier. Plutôt que de la destiner au couvent, Madame de Lamville s'était tout naturellement proposée pour la présenter dans les salons.

Elle était fort jolie et m'accorda quelques œillades inoubliables qui laissèrent, au retour dans mon collège, un petit goût de péché dans les draps frais de ma couche du grand dortoir.

Éléonore... C'était son ravissant prénom.

Je me souviens d'elle avec nostalgie, bien qu'elle soit morte depuis belle lurette d'une crise d'éclampsie. Elle était restée célibataire car sans dot et sans qu'on ne lui connût non plus d'ami ou d'amant ! Je me demande parfois, avec certes un peu de fatuité, si j'ai tant compté pour elle. Elle n'avait au fait de mon propre mariage point trouvé d'âme sœur, se refusant à en épouser un autre que moi. Éléonore avait été un rayon de soleil dans ma grisaille journalière et ses yeux bleu océan avaient à tout jamais transporté mon âme d'adolescent.

Au collège, j'appris, malgré ma mauvaise volonté, l'essentiel avec même d'assez bonnes manières.

Je dissertais désormais avec beaucoup de bonheur, faisant rire René de Chateaubriand de mes essais romantiques. Il m'avait entraîné à lire et à penser à d'honnêtes moyens de m'aguerrir aux études. Il s'était lui-même découvert ce don merveilleux d'écrire. Mais tout cela n'empêchait point nos penchants belliqueux et malgré que nous ne fussions plus de jeunes sots, il nous arrivait encore de nous liguer comme d'autres jeunes imbus de leur noblesse, contre les ânes bâtés qu'étaient certains de nos condisciples.

En général nous nous arrangeons toujours pour provoquer ces quelques « horions » dans le bosquet du parc des Pères et qu'on appelait entre nous le « Thalor ».

Combien de ceux-là sont-ils tombés aujourd'hui sous le couperet de la République ? Je veux encore l'ignorer, il sera bien assez tôt de connaître leur pauvre sort... René lui, est toujours vivant, de cela je suis certain et même bien au fait des choses de l'Empire.

Tout cela ne m'empêchait point de savoir suffisamment de choses mais je ne me donnais pas l'illusion d'être un nouveau savant pour ma Bretagne. Le monde des adultes, inaccessible à l'enfant que

j'étais encore, me paraissait cependant moins encombré de perruques et d'habits sévères.

Devenais-je moi-même l'un de ces adultes ?

Ma vieille Yvonne disparut à son tour, réglant définitivement son compte à mon enfance. Je la pleurais plus que mon père tant elle avait été tout à la fois, mère, nourrice, parfois ayant la sévérité de ce père qui m'oubliait dans le tourbillon de ses affaires mais avec juste ce qu'il fallait de bon sens pour ne point abuser de son état.

Peu de temps plus tard, Jean-Paul me sortit enfin de ma « prison ». Auguste Pinczon du Sel prit, à ce moment-là, la relève pour ne pas laisser trop refroidir mes envies d'escapade.

Il s'y prit bien, le bougre ! Nous allons le voir...

Comme ce fut difficile de convaincre mère et Jean-Paul. J'étais au sortir d'un collège rigide où toutes expéditions lointaines étaient bannies d'elles-mêmes. J'avais retrouvé brutalement des envies de partir en revoyant ma Rivière Trélan, ses sentiers, ses bosquets, le moulin de la Courbe, où j'enjambais les rûs qui me paraissaient jadis des océans. A courir les bois alentour en chevauchées épuisantes, ressentant au plus profond de moi les odeurs d'océan tout proche, tout cela me donnait la chair de poule.

Nous sommes comme cela, nous les Bretons, nous naissons les pieds dans l'eau et la tête dans le soleil où embruns et senteurs iodées se perdent en multicolores perles de rêve.

Jean-Paul l'avait compris depuis longtemps, mais ce n'était pas pour autant qu'il me laisserait partir. Mère, sans doute y aurait été de son sermon mais aurait cédé d'elle-même. Pourtant aucun des deux ne fit l'effort de m'encourager. Leur peur était bien au-dessus du désir de me satisfaire et, jamais je ne vécus dans un tel désir de fuite.

De cette époque, date ma parfaite entente avec Prudence, ma sœur, mon aînée d'un an. Elle avait toujours été ma meilleure amie, mon alliée, ma chance, soutenant mes projets les plus fous qu'elle accompagnait de ses judicieux conseils.

Toujours à fureter autour d'Auguste et de ma personne, perdus que nous étions dans nos conciliabules, nous échafaudions des plans qui

ne nous entraînaient guère qu'au fond du parc de la Quemmeraye sans réellement voir que Prudence trouvait toujours le moyen de se glisser parmi nous et de mettre son grain de sel dans nos conversations.

Moi, j'écoutais Auguste, la bouche ouverte, n'en croyant pas mes oreilles. Il nous parlait de cette île lointaine où treize ans avant ma propre naissance, il avait vu le jour. Prudence prenait des notes car, déjà en elle, fourmillaient les mêmes envies de commerce qu'avait eues jadis notre mère. Il y avait tant de fortune, dormant au fond de nos rêves, que nos cassettes en débordaient déjà !

Le Chevalier Pinczon fut le véritable instigateur de mes désirs de voyage.

Par de multiples sous-entendus, qui ne laissaient point indifférent son fils, Auguste, qui me les répétait illico, nous en vîmes à décider de notre départ en Isle de France.

Les Du Sel gardaient là-bas une « Habitation » des plus conséquentes, surveillée par un gérant inefficace d'après le tableau que nous en avait dressé plusieurs missives quelque peu alarmantes et délatrices venues de Port Louis amenées par la malle de monsieur de Souillac, le gouverneur, et transmises au chevalier.

Auguste me confia, se frottant déjà les mains d'une telle aubaine, que les inquiétudes de son cher père étaient une bonne chose pour nous, car il faudrait bien déléguer sur place une inspection en règle et qui serait les mieux placés pour cela : nous bien sûr !

Auguste ajouta qu'il serait charmé que je l'accompagne pourvu que mon frère et ma mère y consentent...

L'occasion vient souvent d'un fait inattendu ! Pour moi, ce fut un bal qui décida de mon sort. Un grand et magnifique bal en notre Hôtel de la Rivière à Rennes que mère donna pour fêter le début de l'été. L'occasion importait peu, c'était le fait qui était marquant car il allait décider de toute ma vie.

Les mets succulents, les vins capiteux, que mère faisait venir de l'Arbois, les femmes somptueuses aux larges décolletés, au bonnet à « marmotte », dégageant admirablement des visages éclairés par les mille girandoles et même certaines vieilles dames en pelisse de satin, me parurent belles et désirables.